

L'éducation en Grèce antique : perspectives philosophiques

« Le voilà (le garçon) qui échappe à l'emprise de sa nourrice, alors vont se charger de lui le pédagogue, le pédotribe*, le maître d'école, celui de musique, le peintre. Il avance en âge. Arrivent en renfort le maître d'arithmétique, celui de géométrie et celui d'équitation. Ces gens lui donnent tous le fouet. Il s'éveille avec le jour ; il ne lui est pas permis de prendre du loisir. Le voilà devenu éphèbe*. Derechef il craint le cosmète (superviseur), le pédotribe, le maître d'armes (*hoplomachos*), le gymnasiarque*. Tous ces gens lui donnent le fouet, le surveillant de près, le mettent sous le joug. »

Ce sombre tableau de l'enfance et de la jeunesse à Athènes est dressé au III^e s. av. J.-C. par le philosophe cynique Télès.¹ Il porte sans doute sur l'éducation de son époque un regard partiel et « cynique », en recourant à une exagération frappante. Malgré tout, le passage fournit des informations fondamentales sur l'éducation des enfants grecs à partir de l'âge de sept ans environ à l'époque hellénistique : elle comprenait un ensemble de matières enseignées par des maîtres spécialisés. Le sport, encadré par des pédotribes, en faisait partie dès le début, de même que, très tôt, des disciplines à connotation militaire comme l'équitation.

L'AVENIR DE LA POLIS :

ÉDUCATION CIVIQUE ET FORMATION MILITAIRE AU GYMNASE

La question de la bonne éducation et de la formation (*paideia*) était l'un des thèmes les plus importants de la philosophie grecque. Au IV^e s. av. J.-C., Platon et Aristote se sont longuement penchés sur la façon d'organiser l'éducation afin de procurer à la *polis** les meilleurs citoyens et soldats possibles. Les deux penseurs ont exigé un engagement public en faveur de l'éducation des enfants des familles de citoyens (Platon, *Lois*, 804d ; Aristote, *Politique*, 1337a). Cependant, malgré la valeur générale accordée à l'éducation, cette exigence n'a jamais été pleinement mise en œuvre, ni dans l'Athènes de l'époque classique, ni dans les cités du monde hellénistique. Dans l'Athènes de Platon, des maîtres professionnels proposaient un enseignement élémentaire dans des « écoles » appelées *palestre** ou *didaskaleion* (de *didaskalos*, enseignant) (fig. 6.1). Si les parents souhaitaient faire appel aux services de ces établissements pour leurs enfants, ils devaient payer.²

Une innovation vers l'avenir : l'éphébie à Athènes

La création d'une éphébie* obligatoire à Athènes a marqué une étape importante dans la prise en charge civique de l'éducation : entre 335 et 322 av. J.-C., tous les fils de citoyens athéniens âgés de 18 à 20 ans devaient effectuer ce service de deux ans (cf. chap. 4). Leur service commençait par une visite commune



Bildung im antiken Griechenland: Philosophische Perspektiven

„Wenn (ein Knabe) der Amme entkommen ist, übernehmen ihn der Erzieher (*paidagós*), der Paidotribe*, die Lehrer im Lesen und Schreiben, in Musik, in Malerei. Er wird älter: Lehrer in Mathematik, Geometrie, Reiten kommen dazu. Er steht im Morgengrauen auf, Freizeit gibt es nicht. Er wird Ephebe*: Wieder fürchtet er den Kosmeten (Aufseher), den Paidotriben, den Waffentrainer (*hoplomáchos*), den Gymnasiarchen*. Von diesen allen wird er geschlagen, auf Schritt und Tritt überwacht, drangsaliert.“

Dieses düstere Bild von Kindheit und Jugend in Athen zeichnet im 3. Jh. v. Chr. der kynische Philosoph Teles.¹ Es zeigt die zeitgenössische Erziehung aus einer zweifellos einseitigen, „zynischen“ Perspektive und arbeitet mit plakativer Übertreibung. Davon abgesehen vermittelt die Stelle grundlegende Informationen über die Erziehung griechischer Kinder ab dem Alter von etwa sieben Jahren in hellenistischer Zeit: Sie umfasste einen differenzierten Kanon von Fächern, die von spezialisierten Lehrern unterrichtet wurden. Sport, angeleitet durch Paidotriben, gehörte von Anfang an dazu, schon früh auch Komponenten mit militärischer Konnotation wie das Reiten.

Die Frage nach der richtigen Erziehung und Bildung (*paideía*) gehörte zu den wichtigsten Themen der griechischen Philosophie. Im 4. Jh. v. Chr. setzten sich Platon und Aristoteles ausführlich damit auseinander, wie das Erziehungswesen zu gestalten sei, um möglichst gute Bürger und Soldaten für die Polis* hervorzubringen. Beide Denker forderten ein öffentliches Engagement für die Bildung der Kinder der Bürgerfamilien (Platon, *Gesetze* 804d; Aristoteles, *Politik* 1337a). Trotz der allgemeinen Wertschätzung von Bildung wurde diese Forderung jedoch weder im Athen der klassischen Zeit noch in den Städten der hellenistischen

Welt jemals in vollem Umfang umgesetzt. Im Athen Platons boten gewerbliche Lehrer Elementarunterricht in „Schulen“ an, die als Palästra* oder *didaskaleíon* (von *didáskalos*, Lehrer) bezeichnet wurden (Abb. 6.1). Wenn Eltern die Dienste dieser Einrichtungen für ihre Kinder in Anspruch nehmen wollten, mussten sie dafür bezahlen.²

Eine zukunftsweisende Innovation: Die Ephebie in Athen

Einen wichtigen Schritt hin zu einem öffentlichen Engagement im Bildungswesen markierte die Einführung einer verpflichtenden Ephebie* in Athen: Zwischen 335 und 322 v. Chr. waren alle athenischen Bürgersöhne im Alter von 18 bis 20 Jahren zu diesem zweijährigen Dienst aufgerufen (vgl. Kap. 4). Am Beginn stand ein gemeinsamer Besuch der Heiligtümer, der den Jugendlichen die Gottheiten vor Augen führte, unter deren Schutz sich die Polis sah, und sie mit wichtigen Ritualen und Traditionen ihrer Heimatstadt vertraut machte (vgl. Kap. 7). Danach leisteten die Epheben Wachdienst in den Festungen des Hafens Peiraieus und trieben unter Leitung von Paidotriben Sport. Spezielle Lehrer erteilten ihnen Unterricht im bewaffneten Kampf (*hoplomachía*), Bogenschießen, Speerwerfen und Katapultschießen. Am Ende des ersten Jahres stand eine Prüfung vor der Volksversammlung, bei der die jungen Leute militärische Manöver vorführten. Danach wurden sie mit verantwortungsvolleren Aufgaben betraut: Sie patrouillierten im ausgedehnten Territorium Athens und bewachten die verstreuten, vor allem an den Grenzen gelegenen Forts. Für ihren Unterhalt erhielten sie pro Kopf ein Tagegeld von vier Obolen, etwas weniger als der übliche Tageslohn von einer Drachme (= sechs Obolen), den ihre Betreuer bekamen (Pseudo-Aristoteles, *Verfassung der Athener* 42, 3–4).³ Ihren Posten durften die jungen Leute nur in wenigen Ausnahmefällen verlassen. Eine

6.1 Italien, Cerveteri. Coupe attique à figures rouges du peintre Douris: « scène de cours » avec des enseignants, des élèves et un pédagogue sur le bord droit de l'image; vers 480 av. J.-C. (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung, Inv. F 2285)

6.1 Italien, Cerveteri. Attischrotfigurige Schale des Malers Douris: „Schulzene“ mit Lehrern, Schülern und einem Paidagogen am rechten Bildrand; um 480 v. Chr. (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung, Inv. F 2285)

des sanctuaires, les jeunes y honoraient les divinités sous la protection desquelles la cité était placée, et se familiarisaient avec les principaux rituels et les traditions importantes pour leur patrie (cf. chap. 7). Puis, les éphèbes effectuaient des tours de garde dans les fortifications du port de Pirée et s'entraînaient sous la direction de pédotribes. Des maîtres spécialisés leur enseignaient le combat armé (*hoplomachia*), le tir à l'arc, le lancer de javelot et le tir à la catapulte. À la fin de la première année, les jeunes gens passaient un examen devant l'Assemblée du peuple, au cours duquel ils effectuaient des manœuvres militaires.

Ensuite, on leur confiait de plus grandes responsabilités : ils patrouillaient dans le vaste territoire d'Athènes et surveillaient les forts dispersés, surtout ceux situés aux frontières. Pour leur entretien, ils recevaient une indemnité journalière de quatre oboles par tête, soit un peu moins que le salaire journalier habituel d'une drachme (= six oboles) que percevaient leurs entraîneurs (Pseudo-Aristote, *Constitution des Athéniens*, 42, 3-4).³ Les jeunes gens ne pouvaient quitter leur poste que dans quelques cas exceptionnels. Une telle exception semble avoir été accordée au célèbre poète Ménandre, encore éphèbe lors de la présentation de sa première comédie aux Dionysies, la grande fête civique en l'honneur du dieu Dionysos, en 322/321 av. J.-C.⁴ La représentation avait lieu dans le théâtre de Dionysos, transformé quelques années plus tôt en un édifice monumental en pierre, dans lequel des places d'honneur spéciales étaient réservées aux citoyens méritants et aux invités prestigieux, même à l'époque impériale (cf. fig. 2.4). Après sa mort, une statue assise du poète fut érigée dans le théâtre en son honneur (fig. 6.2).

L'objectif militaire de l'éphébie athénienne est indéniable : avec cette troupe de jeunes hommes organisée pour la première fois de manière systématique, la cité donne de nou-

velles bases à la défense de son territoire. L'indemnité journalière en était un élément clé : elle permettait d'engager dans l'éphébie tous les jeunes citoyens d'une classe d'âge, même les fils des familles les plus pauvres. Cependant, même une cité aussi grande et riche qu'Athènes ne pouvait maintenir ce système durablement.

Après une période de bouleversements politiques entre 322 et 307 av. J.-C., l'éphébie fut restaurée par les Athéniens sous une forme modifiée : la durée du service fut réduite à un an, les indemnités journalières et donc la participation obligatoire supprimées. Les listes de noms transmises par les inscriptions montrent que les groupes ne comptaient plus qu'une centaine de participants, alors que l'on estime que lorsque l'éphébie était obligatoire au IV^e s., ils en comptaient environ cinq fois plus. Si la dimension militaire fut conservée, l'entraînement sportif et la formation intellectuelle prirent une place de plus en plus importante. La participation à l'éphébie était désormais une question d'honneur et d'argent privé.

L'éphébie institutionnalisée était une innovation qui semble s'être répandue dans tout le monde grec à partir de la fin du IV^e s. av. J.-C. et qui est également devenue une institution indispensable dans les cités d'Asie Mineure. Les chercheurs se demandent si ce succès s'explique par l'influence du modèle athénien ou si les cités avaient simplement les mêmes objectifs qu'Athènes quand elle se dota de l'éphébie et adoptèrent donc un système comparable de manière autonome. Quoi qu'il en soit, l'éphébie n'a pas seulement contribué à accroître le contrôle de la cité sur les gymnases (cf. chap. 4), elle a également conduit les citoyens à prendre davantage soin des jeunes enfants et des adolescents.

« Écoles » hellénistiques

On trouve des informations détaillées à ce sujet dans deux longues inscriptions d'Asie Mineure occidentale. À Milet, en Ionie, un certain Eudèmos fit don à sa patrie, en 206/205 av. J.-C., d'un capital de 60 000 drachmes dont les intérêts devaient être affectés à l'éducation (*paideia*) des jeunes garçons libres.⁵ La restriction à la seule population libre s'appliquait en principe

6.2 Reconstitution de la statue assise du poète Ménandre du théâtre de Dionysos (après 291/290 av. J.-C.) (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 620)

6.2 Rekonstruktion der Sitzstatue des Dichters Menander aus dem Dionysostheater (nach 291/290 v. Chr.) (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 620)

à toutes les offres éducatives des cités et incluait les citoyens résidents d'autres *poleis* (cf. chap. 8). La fondation d'Eudèmos devait permettre de payer chaque année les salaires de quatre pédotribes pour le sport et de quatre enseignants pour la lecture et l'écriture (l. 49-53). Les postes étaient renouvelés chaque année et les candidatures étaient ouvertes à tous ceux qui se considéraient capables d'accomplir ces tâches. L'élection de ces enseignants avait lieu chaque année lors d'une réunion de l'Assemblée : les citoyens votaient après une série de rituels (l. 25-49), signe de la grande importance accordée à l'encadrement des enfants.

À Milet, il existait déjà une offre d'enseignement public pour les enfants. Ils étaient supervisés par au moins deux pédonomes*, dont les obligations étaient définies dans une loi (*paidonomikos nomos*) (l. 53-54). Pour l'enseignement, il y avait une palestre pour les garçons (*paidikè palaistra*) (l. 84). Eudèmos complétait donc une offre scolaire existante financée par les pouvoirs publics, et nous ne savons pas s'il voulait ainsi compenser les problèmes financiers aigus de la cité ou simplement renforcer une institution qui fonctionnait bien. Le contenu de l'enseignement était sans doute décrit plus en détail dans la loi mentionnée. Nous



solche Ausnahme scheint man für den berühmten Dichter Menander gemacht zu haben, der Ephebe gewesen sein soll, als er im Jahr 322/321 v. Chr. seine erste Komödie bei den Dionysien, dem großen Stadtfest zu Ehren des Gottes Dionysos, präsentierte.⁴ Die Aufführung fand im erst wenige Jahre zuvor zu einem monumentalen Steinbau ausgebauten Dionysostheater statt, in dem bis in die Kaiserzeit besondere Ehrenplätze für verdiente Bürger und angesehene Gäste reserviert waren (vgl. Abb. 2.4). Nach seinem Tod wurde im Theater eine Sitzstatue des Dichters zu seinen Ehren aufgestellt (Abb. 6.2).

Die militärische Zielrichtung der athenischen Ephebie ist unverkennbar: Die Stadt stellte mit dieser erstmals systematisch organisierten Truppe junger Männer die Verteidigung ihres Territoriums auf eine neue Grundlage. Entscheidender Punkt war dabei das gezahlte Tagegeld, das es ermöglichte, alle Jungbürger eines Jahrgangs, auch die Söhne ärmerer Familien, zum Ephebendienst zu verpflichten. Selbst eine so große und wirtschaftsstarke Polis wie Athen konnte dieses System allerdings nur vorübergehend aufrechterhalten.

Nach einer Zeit politischer Umbrüche zwischen 322 und 307 v. Chr. wurde die Ephebie in Athen in veränderter Form neu belebt: Die Dienstzeit wurde auf ein Jahr verkürzt, Tagegelder und damit auch die Teilnahmepflicht abgeschafft. Inschriftlich überlieferte Namenslisten zeigen, dass die Jahrgänge nun nur noch rund 100 Teilnehmer umfassten, während man für die obligatorische Ephebie des 4. Jhs. etwa das Fünffache annimmt. Inhaltlich blieb die militärische Komponente zwar erhalten, sportliches Training und intellektuelle Bildung nahmen aber immer mehr Raum ein. Die Teilnahme an der Ephebie war künftig eine Frage der Ehre und des privaten Geldbeutels.

Die institutionalisierte Ephebie war eine Innovation, die sich seit dem späten 4. Jh. v. Chr. in der gesamten griechischen Welt ausbreitete und auch in den Poleis Kleinasiens zu einer unverzichtbaren Institution wurde. Ob diese Erfolgsgeschichte

in erster Linie mit dem Vorbild Athens zu erklären ist oder ob die Städte eigenständige Ambitionen mit ähnlichen Zielsetzungen verwirklichten, wird in der Forschung debattiert. Von der Ephebie ging jedenfalls nicht nur ein wesentlicher Impuls für die „Verstaatlichung“ der Gymnasien aus (vgl. Kap. 4), auch die Aufmerksamkeit der Städte für die jüngeren Kinder und Jugendlichen nahm zu.

Hellenistische „Schulen“

Detailliertere Informationen darüber erhalten wir aus zwei umfangreichen Inschriften aus dem westlichen Kleinasien. In Milet hatte ein gewisser Eudemos 206/205 v. Chr. seiner Heimatstadt ein Kapital von 60.000 Drachmen gestiftet, dessen Zinserträge in die Erziehung (*paideía*) der freien Knaben fließen sollten.⁵ Die Beschränkung auf die freie Bevölkerung galt grundsätzlich für alle Bildungsangebote der Poleis und schloss ansässige Bürger anderer Städte ein (vgl. Kap. 8). Aus der Stiftung des Eudemos sollten jährlich vier Paidotriben für den Sport und vier Lehrer im Lesen und Schreiben bezahlt werden (Z. 49–53). Die Stellen wurden jährlich vergeben, bewerben durften sich alle, die sich für geeignet hielten. Die Wahl der Lehrer erfolgte in einer feierlichen, von Kulthandlungen begleiteten Zeremonie durch Abstimmung in der Volksversammlung (Z. 25–49) – ein deutliches Zeichen für die große Bedeutung, die der Betreuung der Kinder beigemessen wurde.

In Milet war bereits vorher öffentlicher Unterricht für die Kinder angeboten worden. Die Aufsicht darüber hatten mindestens zwei Paidonomen*, deren Pflichten in einem Gesetz (*paidonomikós nómos*) festgeschrieben waren (Z. 53–54). Für den Unterricht stand eine eigene Knaben-Palästra (*paidiké palaístra*) zur Verfügung (Z. 84). Eudemos ergänzte also ein bestehendes, öffentlich finanziertes Schulangebot, und wir wissen nicht, ob er damit akute Finanz-

n'apprenons qu'un détail intéressant : si l'un des pédotribes souhaitait se rendre avec un jeune athlète talentueux à l'un des grandes concours stéphanites*, les pédonomes pouvaient accorder un congé à l'entraîneur à cet effet (I. 54-58). L'intérêt de certaines familles et de la polis dans son ensemble d'acquérir du prestige lors des grands concours faisait donc également partie des motifs qui contribuaient à la création d'écoles publiques : l'éducation et la culture agonistique sont une fois de plus étroitement liées. Selon la dotation financière de ces écoles, il est probable qu'elles aient effectivement amélioré les chances d'éducation des familles pauvres. Elles n'ont cependant rien à voir avec l'enseignement obligatoire. Leur fréquentation demeura facultative.

6

Au début du II^e s. av. J.-C., la cité de Téos reçut une dotation comparable de la part de Polythrous, un bienfaiteur* qui offrit 34 000 drachmes. Dans cette cité, la fondation permit l'élection d'un gymnasiarque, mais aussi celle d'un pédonome. Elle permit non seulement la création de la fonction, mais aussi de tout un programme d'enseignements, comme semble l'indiquer sa description minutieuse.⁶ Comme à Milet, les enseignants étaient élus par l'Assemblée du peuple de Téos : un enseignant élémentaire pour chacune des trois classes d'âge, deux pédotribes, un enseignant pour la lyre et la musique, et pour les garçons plus âgés seulement, un maître d'armes et un enseignant de tir à l'arc et de lancer de javelot. Polythrous voulait que tous les enfants libres bénéficient de cette éducation (A, l. 3) ; ce qui impliquait que les filles devaient également suivre l'enseignement élémentaire (A, l. 9-10). Les souverains hellénistiques ont aussi parfois donné des capitaux pour

financer les salaires des enseignants dans les écoles civiques, comme le roi attalide* Eumène II en 162 av. J.-C. à Rhodes (Polybe, *Histoires*, 31, 31, 1) et son successeur Attale II en 160/159 av. J.-C. à Delphes.⁷ Mais les rois s'engageaient bien plus souvent à fournir de l'huile dans les gymnases qu'à financer l'éducation des enfants (cf. chap. 4).

En règle générale, les éphèbes* et les *néoi** apparaissent comme les principaux groupes d'usagers du gymnase ; ils sont beaucoup plus souvent mentionnés dans les sources que les *paides**. Les efforts mis en œuvre par les cités pour les éduquer ne peuvent souvent être déduits qu'indirectement. La différenciation des charges civiques dans le gymnase en est un indice : à l'époque hellénistique, à côté des gymnasiarques et des éphèbarques*, on trouve parfois, surtout dans les grandes cités, des pédonomes (*paidonomos*, « surveillant des garçons »), ce qui suggère que la cité prenait en charge l'éducation des *paides*. Un décret d'Halicarnasse en Carie apporte également des informations sur ce point. Dans la première moitié du III^e s. av. J.-C., l'Assemblée décida d'achever enfin la rénovation du *Philippeion*, le gymnase, afin qu'il soit à nouveau disponible pour les *néoi* et que la palestra des garçons qu'ils utilisaient soit rendue aux *paides*.⁸ Comme à Milet, cette palestra était donc une institution publique, séparée physiquement du gymnase. Mais cet exemple montre aussi que, dans cette cité au moins, les besoins des plus jeunes devaient, en cas de nécessité, passer au second plan par rapport à ceux des *néoi*.

L'absence de mention de paidonomes dans les inscriptions d'une cité ne signifie pas nécessairement que celle-ci se désintéressait de l'éducation des *paides*, car les garçons étaient parfois directement sous la responsabilité du gymnasiarque. La loi gymnasiarchique de Béroia, par exemple, contient un paragraphe dédié aux garçons (cf. p. 62-63, *face B*, l. 13-25) : ceux-ci devaient s'entraîner deux fois par jour au gymnase sous la direction de leurs pédotribes, à des heures fixées par le gymnasiarque. Trois fois par an, il y avait un examen (*apodeixis*) au cours duquel les garçons présentaient devant un jury ce qu'ils avaient appris. À l'époque impériale, les sources concernant l'enseignement des enfants et des adolescents sont encore plus

rares. Au II^e s. ap. J.-C., à Xanthos en Lycie, un bienfaiteur renoue avec les fondations hellénistiques telles que celles d'Eudèmos et de Polythrous et met à disposition des fonds « pour l'éducation et l'alimentation de tous les enfants des citoyens », donc apparemment aussi des filles.⁹

Variations de l'éphébie

Le programme financé par Polythrous à Téos s'adressait aussi en partie aux éphèbes et montre clairement que l'enseignement dispensé aux jeunes garçons devait en partie les préparer à l'éphébie. Cela vaut pour les disciplines sportives, qu'ils pratiquent dès leur plus jeune âge, mais aussi pour les disciplines à caractère militaire comme le tir à l'arc et le lancer de javelot, pratiquées par les *paides* de Téos. Nous retrouvons ce même éventail de formation dans la loi éphébarchique d'Amphipolis (voir p. 92-93). L'éphébie y durait deux ans (l. 33) et pendant cette période, les éphèbes s'entraînaient au tir à l'arc, au lancer de javelot, à la fronde, au lancer de pierre, à l'équitation et au lancer de javelot à cheval (l. 25-28), c'est-à-dire qu'ils acquéraient des compétences nettement militaires. Ces activités sont peu nombreuses dans les représentations artistiques de la vie du gymnase. La stèle de Métrodôros de Chios, datant de la première moitié du III^e s. av. J.-C., constitue l'une des rares exceptions : elle montre sur sa face droite un archer presque dévêtu, probablement le défunt, accompagné d'un jeune garçon.¹⁰ La scène peut être liée au monde du gymnase car un « paquetage d'athlète » est représenté à l'arrière de la stèle (fig. 6.3 ; cf. chap. 8).

probleme der Stadt ausgleichen oder lediglich eine gut funktionierende Einrichtung stärken wollte. Die Inhalte des Unterrichts dürften in dem genannten Gesetz näher beschrieben gewesen sein. Wir erfahren nur ein interessantes Detail: Wenn einer der Paidotriben mit einem talentierten jungen Athleten zu einem der großen Kranzagone* reisen wollte, konnten die Paidonomen den Trainer dafür beurlauben (Z. 54–58). Auch das Interesse einzelner Familien und der Polis insgesamt, bei großen Agonen Prestige zu gewinnen, gehörte also zu den Motiven, die zur Einrichtung öffentlicher Schulen beitrugen: Bildung und agonistische Kultur hängen einmal mehr eng zusammen. Je nach finanzieller Ausstattung dieser Schulen dürften sie die Bildungschancen ärmerer Familien tatsächlich verbessert haben. Mit einer allgemeinen Schulpflicht haben sie jedoch nichts zu tun. Ihr Besuch blieb freiwillig.

Eine ähnliche Stiftung in Höhe von 34.000 Drachmen verdankte die Stadt Teos im frühen 2. Jh. v. Chr. einem Wohltäter namens Polythrous. In Teos gab erst die Stiftung den Anlass, dass die Polis künftig nicht nur einen Gymnasiarchen, sondern auch einen Paidonomen wählte. Nicht nur das Amt, sondern auch das Unterrichtsprogramm scheint angesichts seiner detaillierten Beschreibung erst durch die Stiftung initiiert worden zu sein.⁶ Die Lehrer wurden in Teos ebenfalls von der Volksversammlung gewählt: Je ein Elementarlehrer für drei Altersstufen, zwei Paidotriben, ein Lehrer für Leierspiel und Musik, für die älteren Jungen außerdem ein Waffentrainer und ein Lehrer für Bogenschießen und Speerwurf. Polythrous wollte erreichen, dass alle freien Kinder in den Genuss von Bildung kamen (A, Z. 3); dazu gehörte, dass explizit auch Mädchen den Elementarunterricht besuchen sollten (A, Z. 9–10). Hellenistische Könige stifteten gelegentlich ebenfalls Kapital, um die Gehälter von Lehrern in

städtischen Schulen zu finanzieren, so der attalidische* König Eumenes II. 162 v. Chr. in Rhodos (Polybios, *Historien* 31, 31, 1) und sein Nachfolger Attalos II. 160/159 v. Chr. in Delphi.⁷ Sehr viel häufiger als für den Unterricht der Kinder engagierten sich die Könige jedoch für die Versorgung der Gymnasien mit Öl (vgl. Kap. 4).

Überhaupt erscheinen die Epheben und *néoi** als wichtigste gymnasiale Gruppen viel häufiger in den Quellen als die *paides**. Dass die Städte sich um deren Erziehung bemühten, können wir oft nur indirekt erschließen. Ein Indiz dafür ist die Ausdifferenzierung öffentlicher Ämter: Neben den Gymnasiarchen und den Ephebarchen* trat in hellenistischer Zeit vor allem in größeren Städten das bereits erwähnte Amt des Paidonomen (*paidonómos*, „Aufseher der Knaben“), das dann auf die Existenz eines öffentlichen Erziehungsangebots für diese Altersgruppe schließen lässt. In diesem Zusammenhang ist auch ein Dekret der Volksversammlung von Halikarnassos in Karien von Interesse. Dort beschloss man in der 1. Hälfte des 3. Jhs. v. Chr., die Renovierung des *Philippeion*-Gymnasions endlich abzuschließen, damit es wieder den *néoi* zur Verfügung stand und die jetzt von ihnen genutzte Knaben-Palästra den *paides* zurückgegeben werden konnte.⁸ Wie in Milet handelte es sich bei dieser Palästra also um eine öffentliche Einrichtung; räumlich war sie vom Gymnasion getrennt. Das Beispiel zeigt aber auch, dass die Bedürfnisse der Jüngeren bei Bedarf gegenüber denen der *néoi* zurückstehen mussten.

Wenn in einer Stadt keine Paidonomen nachgewiesen sind, folgt daraus nicht zwingend, dass es dort keinen Schulunterricht gab, denn die Knaben unterstanden mancherorts auch direkt dem Gymnasiarchen. Das Gymnasiarchengesetz von Beroia etwa enthält einen eigenen Abschnitt über die Knaben (vgl. S. 62–63, Seite B, Z. 13–25), die unter Führung ihrer Paidotriben zweimal am Tag an vom Gymnasiarchen festgelegten Zeiten im Gymnasion zu trainieren hatten. Dreimal im Jahr gab es eine Prüfung (*apódeixis*), in der die Knaben vor einer Jury vorführten, was sie gelernt hatten. In der

Kaiserzeit werden die Quellen über den Unterricht von Kindern und Jugendlichen noch spärlicher. In Xanthos in Lykien knüpfte im 2. Jh. n. Chr. ein Euerget* an hellenistische Stiftungen wie die des Eudemos und Polythrous an und stellte Mittel „für den Unterricht und die Ernährung aller Kinder der Bürger“, offensichtlich also auch der Mädchen, zur Verfügung.⁹

Variationen der Ephebie

Das von Polythrous in Teos finanzierte Programm richtete sich teilweise auch an die Epheben und macht deutlich, dass der Unterricht der jüngeren Jugendlichen nicht zuletzt auf die Ephebie vorbereiten sollte. Dies gilt für die sportlichen Disziplinen, mit deren Training schon früh begonnen wurde, aber auch für militärisch konnotierte Fähigkeiten wie Bogenschießen und Speerwerfen, die in Teos bereits die *paides* trainierten. Dieselben „Fächer“ finden wir im Ephebarchengesetz von Amphipolis (s. S. 92–93) wieder. Dort dauerte die Ephebie zwei Jahre (Z. 33). In dieser Zeit übten die Epheben Bogenschießen, Speerwurf, Schleudern, Steinwurf, Reiten und Speerwurf vom Pferd (Z. 25–28), also eindeutig militärische Fertigkeiten. Zumindest im gymnasialen Kontext spielten Darstellungen dieser Fertigkeiten in der Kunst nur eine untergeordnete Rolle. Eine der wenigen Ausnahmen stellt die sog. Metrodoros-Stele aus Chios aus der ersten Hälfte des 3. Jhs. v. Chr. dar: Sie zeigt auf ihrer rechten Seite einen fast unbedeckten Bogenschüt-

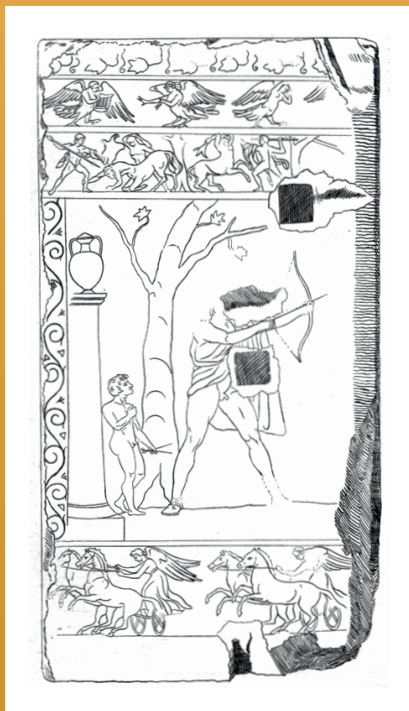
6.3 Mer Égée, Chios. Stèle funéraire de Métrodôros avec les représentations d'un archer (face droite) et d'un « paquetage d'athlète » (face arrière) ; première moitié du III^e s. av. J.-C. (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung, Inv. SK 766a)

6.3 Ägäis, Chios. Grabstele des Metrodoros mit Darstellungen eines Bogenschützen (rechte Seite) und Athletenbestecks (Rückseite); erste Hälfte des 3. Jhs. v. Chr. (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung, Inv. SK 766a)

Le comportement et l'emploi du temps des éphèbes étaient strictement réglementés. Les jeunes devaient porter le *chiton**, le manteau (la *chlamyde**), les sandales et le *pétase** à large bord (l. 32-35). Ce vêtement caractéristique des éphèbes en général est porté par « l'Éphèbe de Tralles » (voir p. 94-95), bien que celui-ci soit représenté sans le chapeau. À Amphipolis, tous les éphèbes devaient se munir d'un arc et d'au moins trois javelots - des javelots légers (*akontia*), et non le lourd *dory* utilisé pour le combat rapproché (cf. p. 28-29). Ils devaient partir de chez eux dès l'aube et se présenter au service. Après un entraînement qui durait toute la journée, l'éphébarque libérait à temps les jeunes pour qu'ils puissent rentrer chez eux avant le coucher du soleil (s. S. 92-93, l. 68-69). En dehors de cela, les éphèbes devaient également respecter des règles strictes en public. L'ensemble des règles visait à soumettre les fils de citoyens à une discipline stricte et à souder les différentes classes d'âge en une communauté solidaire.

Les concours internes au gymnase, qui avaient lieu tous les mois, occupaient une place importante dans la vie des plus jeunes. L'*agôn* organisé à la fin de l'année dans le cadre des *Hermaia* (cf. chap. 7) servait d'examen final. Chaque mois, on évaluait en particulier trois critères qui n'étaient pas enseignés en tant que matières, mais qui caractérisaient le système de valeurs des gymnases dans son ensemble (l. 73-82) : l'*eukosmia** (comportement digne), la *philoponia** (endurance) et l'*euexia** (prestance). Le terme *eukosmia* est souvent remplacé par celui d'*eutaxia** qui met encore plus l'accent sur la discipline et l'intégration dans un groupe, y compris au sens militaire.¹¹ Cela impliquait en premier lieu l'obéissance au gymnasiarque ou à l'éphébarque, dont le devoir le plus important était d'imposer la discipline et l'ordre. Les magistrats pouvaient sanctionner les infractions par des coups pour les plus jeunes et par des amendes pour les plus âgés.

Les listes des vainqueurs des concours internes des gymnases étaient parfois gravées sur la pierre et exposées dans les gymnases en l'honneur de ceux qui s'étaient distingués et de leurs familles, mais aussi pour encourager l'émulation entre les générations successives d'éphèbes. De telles listes font partie, au même titre que les statues en l'honneur des athlètes victorieux ou les prix de victoire consacrés dans les gymnases, des dispositifs qui ont permis d'ancrer profondément l'*habitus* agonistique dans l'esprit des jeunes usagers des gymnases. Ils peuvent donner un aperçu de la formation dispensée dans chaque gymnase, comme le montre une liste de Samos datant de la première moitié du II^e s. av. J.-C. Mois après mois, les jeunes gens s'y mesuraient à la course sur courte et longue distance, au lancer de javelot, au tir à l'arc et au duel avec des armes lourdes.¹² À cela s'ajoutait le tir à la catapulte, qui tirait des flèches ou des boulets de pierre et qui, comme dans le cas de Métropolis en Ionie, jouait un rôle important dans la défense des fortifications et des enceintes des cités (fig. 6.4).¹³





6.4 Ionie, Métropolis. Projectiles de catapulte en pierre de l'arsenal des fortifications de la cité ; époque hellénistique tardive.

6.4 Ionien, Metro-polis. Steinerne Katapultgeschosse aus dem Arsenal der Stadtbefestigung; späthellenistisch

zen, wohl den Verstorbenen, in Begleitung eines Knaben.¹⁰ Ein eindeutiger Verweis auf das Gymnasion findet sich auf der Rückseite der Stele mit der Abbildung eines sog. Athletenbestecks (Abb. 6.3; vgl. Kap. 8).

Verhalten und Tagesablauf der Epheben war streng geregelt. Die Jugendlichen hatten Untergewand (*chitón**), Mantel (*chlamys**), Sandalen und den breitkrepmpigen Petasos* zu tragen (Z. 32–35). Diese für Epheben generell charakteristische Kleidung trägt, mit Ausnahme des Hutes, auch der sog. Knabe von Tralleis (s. S. 94–95). In Amphipolis hatten alle Epheben einen Bogen und mindestens drei Speere – leichte Wurfspeere (*akóntia*), nicht das schwere *dóry* für den Nahkampf (vgl. S. 28–29) – mitzubringen. Sie sollten gleich nach Tagesanbruch von zuhause aufbrechen und sich zum Dienst melden. Nachdem die Jugendlichen den ganzen Tag trainiert hatten, wurden sie vom Ephebarchen rechtzeitig entlassen, um vor Sonnenuntergang wieder zuhause sein zu können (s. S. 92–93, Z. 68–69). Auch sonst hatten die Epheben in der Öffentlichkeit strenge Regeln zu beachten. Das ganze Regelwerk war darauf ausgerichtet, die Bürgersöhne einer straffen Disziplin zu unterwerfen und die einzelnen Jahrgänge zu einer verschworenen Gemeinschaft zusammenzuschweißen.

Großen Raum nahmen dabei interne Agone ein, die monatlich stattfanden. Ein Agon im Rahmen der *Hermaia* (vgl. Kap. 7) am Jahresende diente schließlich als Abschlussprüfung. Monatlich wurden insbesondere drei Kriterien bewertet, die nicht als Fächer unterrichtet wurden, sondern das Wertesystem der Gymnasien als Ganzes kennzeichneten (Z. 73–82): *eukosmía** (anständiges Verhalten), *philoponía** (Fleiß, Einsatz) und *euexía** (gute Haltung, körperliche Fitness). Statt *eukosmía* begegnet häufig auch der Begriff *eutaxía**, der noch stärker die Disziplin und die Einordnung ins Kollektiv betont, auch im militärischen Sinn.¹¹ Dazu gehörte an erster Stelle der Gehorsam gegenüber dem Gymnasiarchen oder dem Ephebarchen, deren vornehmste Pflicht wiederum die Durchsetzung von Disziplin und Ordnung war. Verstöße konnten die Magistrate bei den Jüngeren mit Schlägen, bei den Älteren mit Geldstrafen ahnden.

Listen der Sieger in den internen Agonen der Gymnasien wurden manchmal in Stein gemeißelt und zur Ehre der erfolgreichen Jugendlichen und ihrer Familien, aber auch als Ansporn für die folgenden Jahrgänge in den Gymnasien zur Schau gestellt. Solche Listen gehören wie die Ehrenstatuen siegreicher Athleten oder in den Gymnasien als Weihgaben ausgestellte Siegespreise zu den Medien, die das agonale Denken in den Köpfen der jungen Besucher der Gymnasien verankerten. Sie geben einen guten Einblick in das Ausbildungsprogramm des jeweiligen Gymnasiums, so eine Liste aus Samos aus der ersten Hälfte des 2. Jhs. v. Chr. Monat für Monat maßen sich die jungen Leute dort im Laufen über kurze und lange Distanz, Speerwerfen, Bogenschießen und im Zweikampf mit schweren Waffen.¹² Hinzu kam das Schießen mit Katapulten, die Pfeile oder Steinkugeln verschossen und wie im Fall von Metro-polis in Ionien gerade bei der Verteidigung von Festungsanlagen und Stadtmauern eine wichtige Rolle spielten (Abb. 6.4).¹³

En plus de ces concours, on célébrait dans les gymnases des fêtes en l'honneur des dieux vénérés dans le bâtiment et les jeunes usagers participaient aux fêtes de la *polis* (cf. chap. 7) – le calendrier rituel d'un gymnase était donc souvent riche en événements. Le fragment d'un tel calendrier découvert à Cos (milieu du II^e s. av. J.-C.), dans lequel on peut lire les célébrations de trois mois, montre un mélange de différents événements : des examens et des concours pour les garçons et les éphèbes alternaient avec les fêtes en l'honneur des divinités traditionnelles et des rois hellénistiques vénérés au sein du gymnase, les processions accomplies lors des fêtes civiques ou encore les sacrifices accomplis dans divers sanctuaires de la cité.¹⁴

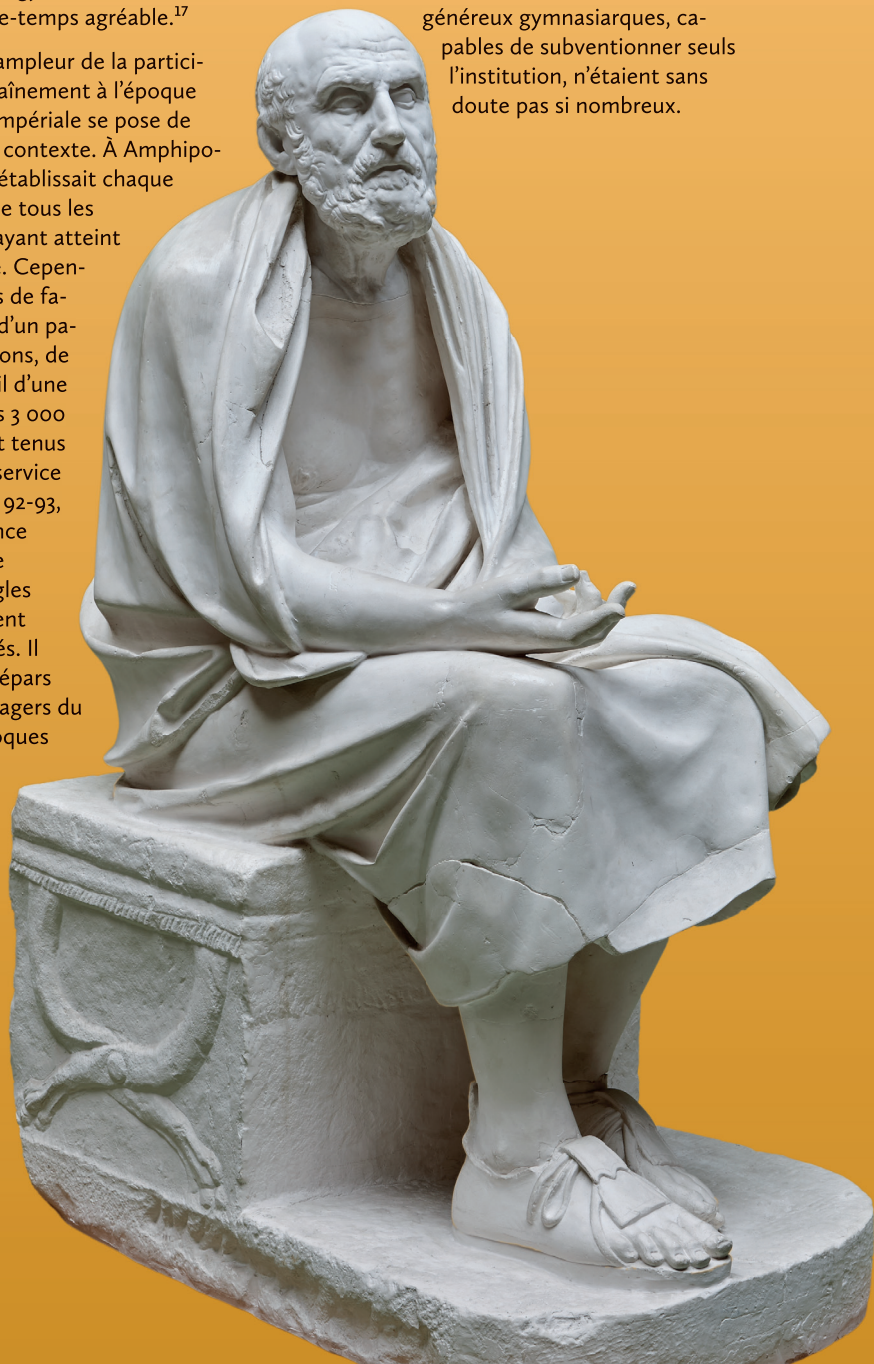
6

Les listes de vainqueurs comme celle de Samos datent pour la plupart de l'époque hellénistique. Toutefois, une liste d'Héraclée du Pont, sur la côte de la mer Noire en Asie Mineure, apporte un éclairage rare sur un gymnase du début de l'Empire.¹⁵ Les vainqueurs sont issus de deux groupes d'âge, les jeunes éphèbes et les plus âgés. L'éphébie d'Héraclée couvrait donc deux années, une notable exception à cette époque. Les concours ne concernaient pas seulement les disciplines habituelles de la course et du combat, mais aussi le « bouclier et lance », c'est-à-dire l'hoplomachie, et la fronde, une discipline que les éphèbes d'Amphipolis pratiquaient également, mais qui ne jouait généralement aucun rôle dans les concours. Il est remarquable qu'à Héraclée, l'aspect militaire de la formation des éphèbes apparaisse encore aussi clairement à l'époque de la *Pax Romana**. Des disciplines telles que le lancer de javelot et le tir à l'arc sont également attestées ailleurs à cette époque. Même à l'époque impériale, ces activités n'étaient pas pratiquées par simple attachement à la tradition : en Asie Mineure notamment, des patrouilles de jeunes hommes légèrement armés étaient engagées pour assurer le calme et l'ordre

dans les territoires souvent étendus des cités.¹⁶ Mais c'est avant tout à l'époque hellénistique, marquée par de nombreuses guerres, que la formation militaire dans les gymnases était vitale pour les cités et les jeunes citoyens, car les *néoi* ou *néaniskoi** constituaient le noyau des armées civiques en cas de conflit. De nombreuses sources témoignent de l'engagement des jeunes hommes dans des combats, au cours desquels ils subissaient souvent des pertes. L'entraînement au gymnase était loin de n'être qu'un passe-temps agréable.¹⁷

La question de l'ampleur de la participation à cet entraînement à l'époque hellénistique et impériale se pose de nouveau dans ce contexte. À Amphipolis, l'éphébarque établissait chaque année une liste de tous les jeunes hommes ayant atteint l'âge de l'éphébie. Cependant, seuls les fils de familles disposant d'un patrimoine de maisons, de terres et de bétail d'une valeur d'au moins 3 000 drachmes étaient tenus de participer au service quotidien (voir p. 92-93, l. 6-19). En l'absence de sources, on ne sait pas si des règles similaires existaient dans d'autres cités. Il ressort d'indices épars que les jeunes usagers du gymnase des époques hellénistique et

impériale devaient être suffisamment aisés pour être capables non seulement d'avoir le temps libre nécessaire à l'entraînement, mais aussi de payer les contributions essentielles aux nombreuses activités du gymnase, qu'il s'agisse de la rémunération des enseignants et des entraîneurs, des animaux pour les sacrifices, des statues honorifiques et bien d'autres choses encore. En effet, les fonds mis à disposition par les cités ne permettaient souvent qu'un fonctionnement à minima de l'établissement et les généreux gymnasiarques, capables de subventionner seuls l'institution, n'étaient sans doute pas si nombreux.



6.5 Reconstitution d'une statue assise du philosophe Chrysippe d'après une copie romaine au Musée du Louvre (après 230 av. J.-C.) (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. Th 38)

6.5 Rekonstruktion einer Sitzstatue des Philosophen Chrysipp nach einer römischen Kopie im Musée du Louvre (nach 230 v. Chr.) (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. Th 38)

Zu den internen Agonen gesellten sich Festtage der im Gymnasion verehrten Götter, außerdem nahm die gymnasiale Jugend an Festen der Polis teil (vgl. Kap. 7), sodass der Jahreskalender eines Gymnasions recht dicht mit Terminen gefüllt sein konnte: Das Fragment eines solchen Kalenders aus Kos (Mitte 2. Jh. v. Chr.), das bruchstückhaft die Termine von drei Monaten enthält, zeigt eine bunte Mischung von Veranstaltungen: Prüfungen und Agone für Knaben und Epheben wechselten sich ab mit Festtagen im Kult traditioneller Gottheiten und hellenistischer Könige, die innerhalb des Gymnasions verehrt wurden, mit Prozessionen bei Polisfesten und Opfern in den Heiligtümern der Stadt.¹⁴

Siegerlisten wie diejenige aus Samos stammen meist aus der hellenistischen Zeit. Eine Liste aus Herakleia Pontike an der kleinasiatischen Schwarzmeerküste wirft dagegen ein seltenes Schlaglicht auf ein Gymnasion der frühen Kaiserzeit.¹⁵ Die Sieger stammen aus zwei Altersgruppen, den jüngeren und den älteren Epheben. Die Ephebie in Herakleia umfasste damals also zwei Jahre, in dieser Zeit eine große Ausnahme. Die Wettbewerbe wurden nicht nur in den üblichen Lauf- und Kampfsportdisziplinen ausgetragen, sondern auch „mit Schild und Speer“, also in der Hoplomachie, und mit dem Schleudern in einer Disziplin, die zwar auch die Epheben in Amphipolis übten, die aber bei Wettkämpfen sonst keine Rolle spielte. Es ist bemerkenswert, dass in Herakleia die militärische Komponente der Ephebenausbildung noch in der *Pax Romana** so deutlich hervortritt. Zumindest Disziplinen wie Speerwurf und Bogenschießen sind auch andernorts in dieser Zeit noch öfter belegt. Selbst in der Kaiserzeit waren diese Aktivitäten allerdings kein reiner Traditionalismus: Gerade in Kleinasien wurden Patrouillen leichtbewaffneter junger Männer eingesetzt, um in den oft ausgedehnten Territorien der Städte für Ruhe und Ordnung zu sorgen.¹⁶ Aber vor allem in der hellenistischen Zeit mit ihren zahlreichen Kriegen war die militärische Ausbildung in den Gymnasien überlebenswichtig für die Städte und ihre jungen Bürger, denn die *néoi* oder *neanískoi** bildeten im Fall eines Konflikts die Kerntruppe der städtischen Milizen. Zahlreiche Quellen

belegen Kampfeinsätze der jungen Männer, bei denen es auch häufig zu Verlusten kam. Das Training im Gymnasion war nicht nur ein schöner Zeitvertreib.¹⁷

Vor diesem Hintergrund stellt sich erneut die schon oben angesprochene Frage, wie groß die Beteiligung am gymnasialen Training in Hellenismus und Kaiserzeit eigentlich war. In Amphipolis erstellte der Ephebarch jährlich eine Liste aller jungen Männer, die das Alter für die Ephebie erreicht hatten. Zur Teilnahme am täglichen Dienst verpflichtet waren aber nur die Söhne aus Familien, die über ein Vermögen aus Häusern, Land und Vieh im Wert von mindestens 3.000 Drachmen verfügten (s. S. 92–93, Z. 6–19). Ob es ähnliche Regelungen auch in anderen Städten gab, ist mangels Quellen unbekannt. Aus verstreuten Indizien geht zumindest hervor, dass die gymnasiale Jugend in Hellenismus und Kaiserzeit nicht nur wohlhabend genug sein musste, um sich freie Zeit für das Training nehmen zu können, sondern für die zahlreichen Aktivitäten im Gymnasion auch Beiträge zahlen musste: für die Bezahlung von Lehrern und Trainern, für Opfertiere, für Ehrenstatuen und vieles mehr. Die von den Städten zur Verfügung gestellten Mittel scheinen oft nur eine Grundversorgung sichergestellt zu haben, und nicht jedes Jahr amtierte ein großzügiger Gymnasiarch, der das Gymnasion aus eigener Tasche subventionierte.

Formation intellectuelle

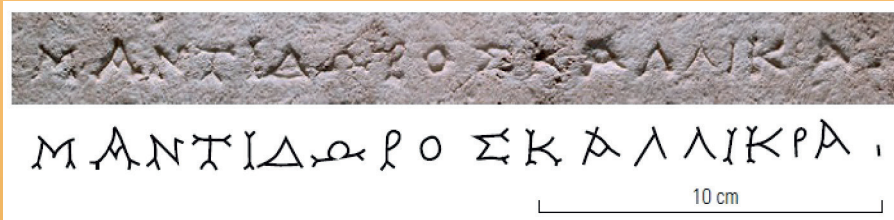
Dès le V^e s. av. J.-C., les gymnases d'Athènes faisaient partie des lieux privilégiés par les orateurs et les philosophes en quête d'auditeurs et d'élèves. Platon et Aristote ont fondé leurs écoles à l'*Académie* et au *Lycée*, et Athènes, avec ses gymnases, est restée jusqu'à la fin de l'Antiquité un centre culturel qui attirait les férus d'éducation de tout le monde méditerranéen, désireux d'apprendre auprès des grands philosophes comme le stoïcien Chrysippe, originaire de Soloi en Cilicie, en Asie Mineure, qui enseignait entre autres au *Lycée* (Diogène de Laërte, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, 7, 185) (fig. 6.5). D'autres grandes cités hellénistiques sont également devenues de grands centres d'enseignement, en particulier Alexandrie, mais aussi Pergame, Rhodes ou encore, surtout pour la médecine, Cos. La plupart du temps, les gymnases jouaient un rôle important dans ce processus. Il s'agit bien sûr de cas exceptionnels ; la grande majorité des cités ne connut pas un tel développement. Néanmoins, même dans les petites *poleis*, on s'efforçait de proposer, au moins occasionnellement, des offres d'enseignement intellectuel à tous ceux qui fréquentaient les gymnases.

À Érétie, sur l'île d'Eubée, le gymnasiarque Elpinikos (cf. chap. 4 et 7) a veillé, vers la fin du II^e s. av. J.-C. et avec ses propres moyens, à ce que les *paides*, les éphèbes et « les autres (usagers) qui étaient sous son autorité » soient plus nombreux que d'habitude à fréquenter le gymnase. Parmi les offres spéciales qu'il finança figuraient, outre l'huile gratuite et les victimes pour les sacrifices, un maître de rhétorique et un entraîneur pour l'hoplomachie. Ces deux spécialistes étaient à la disposition non seulement des *paides* et des éphèbes, mais aussi de tous ceux qui souhaitaient en bénéficier.¹⁸ Le professeur de rhétorique n'enseignait sans doute pas seulement les techniques du discours public aux jeunes gens, parmi lesquels se trouvaient certainement de nombreux fils de la classe supérieure ayant des ambitions politiques, mais aussi des connaissances en histoire, en mythologie et en religion. Un autre gymnasiarque d'Érétie, Mantidôros, fils de Kallikratès, finança à peu près à la même époque la venue d'un philologue spécialiste d'Homère, un Athénien nommé Dionysios. Celui-ci proposait apparemment ses services comme professeur itinérant. Cet expert d'Homère enseignait « à tous ceux qui attachaient de l'importance à la *paideia* ». ¹⁹ Les enfants étaient familiers de l'*Illiade* et l'*Odyssee*. Le philologue Dionysios abordait probablement dans ses conférences des questions d'interprétation plus approfondies, sans pour autant suggérer à ses auditeurs une quelconque distance critique. Au contraire, ceux-ci considéraient les héros homériques comme des modèles et intériorisaient leurs valeurs aristocratiques, notamment l'idée de la compétition permanente dans laquelle chacun doit faire ses preuves contre les autres (cf. chap. 1). Dans la loi d'Amphipolis, il n'est nulle part question de formation intellectuelle pour les éphèbes, et il se peut que dans d'autres cités également, des représentations comme celle de Dionysios n'aient pas été prévues dans le programme de base des gymnases ou n'aient pas pu être financées, sans l'intervention d'évergètes* comme Elpinikos.

L'entraînement et l'enseignement ne retenaient peut-être pas toujours l'attention des plus jeunes. Certains préféraient inscrire leurs noms dans des graffitis encore visibles sur les colonnes et les murs de plusieurs gymnases. Il faut imaginer que bien souvent, comme dans le « gymnase du bas » de Priène où plusieurs dizaines de graffitis ont été découverts, les responsables de la surveillance fermaient les yeux sur cette pratique. Un tel comportement n'empêchait en aucun cas une carrière à l'âge adulte : à Érétie, Mantidôros, le célèbre gymnasiarque honoré pour ses mérites exceptionnels, alors qu'il était encore adolescent, avait gravé son nom sur le mur de l'une des salles du gymnase de la cité, peut-être celle qui servait à l'enseignement (fig. 6.6).²⁰

6.6 Grèce, Érétrie. Graffito du futur gymnasiarque Mantidôros, fils de Kallikratès, au gymnase ; deuxième moitié du IIe s. av. J.-C.

6.6 Griechenland, Eretria. Graffito des späteren Gymnasiarchen Mantidoros, Sohn des Kallikrates, im Gymnasion; zweite Hälfte des 2. Jhs. v. Chr.



Intellektuelle Bildung

Die Gymnasien in Athen waren seit dem 5. Jh. v. Chr. bevorzugte Orte für Redner und Philosophen auf der Suche nach Zuhörern und Schülern. Platon und Aristoteles gründeten ihre Schulen in der Akademie und im Lykeion, und Athen mit seinen Gymnasien blieb bis zum Ende der Antike ein kulturelles Zentrum, das Bildungshungrige aus der ganzen mediterranen Welt anzog, um von großen Philosophen wie dem aus dem kilikischen Soloi in Kleinasien stammenden Stoiker Chrysipp, der u. a. im Lykeion unterrichtete (Diogenes Laertios, *Leben und Lehren berühmter Philosophen* 7, 185), persönlich zu lernen (Abb. 6.5). Auch andere hellenistische Metropolen entwickelten sich zu Zentren der Bildung, allen voran Alexandria, aber auch Pergamon, Rhodos oder – speziell für die Medizin – Kos. Meist spielten dabei die Gymnasien eine wichtige Rolle. Dies waren freilich Ausnahmefälle, mit denen die große Mehrheit der Städte nicht ansatzweise konkurrieren konnte. Dennoch bemühte man sich auch in kleineren Poleis, wenigstens gelegentlich höhere Bildungsangebote für alle Besucher der Gymnasien zu unterbreiten.

In Eretria auf Euböa sorgte der Gymnasiarch Elpinikos (vgl. Kap. 4 und 7) gegen Ende des 2. Jhs. v. Chr. mit eigenen Mitteln dafür, dass die *paides*, Epheben und „die übrigen, die seiner Amtsgewalt unterstanden“, zahlreicher als üblich das Gymnasion besuchten. Zu den besonderen Angeboten, die er finanzierte, gehörten neben kostenlosem Öl und Opfertieren ein Rhetoriklehrer und ein Trainer für die Hoplomachie. Diese beiden Spezialisten standen nicht nur den *paides* und Epheben zur Verfügung, sondern auch allen anderen, die von ihnen

profitieren wollten.¹⁸ Der Rhetoriklehrer brachte den jungen Leuten, zu denen sicher viele Söhne aus der Oberschicht mit politischen Ambitionen gehörten, wohl nicht nur die Techniken der öffentlichen Rede nahe, sondern zugleich auch Kenntnisse aus Geschichte, Mythologie und Religion. Ein anderer Gymnasiarch in Eretria namens Mantidoros, Sohn des Kallikrates, finanzierte etwa im selben Zeitraum einen Homer-Philologen, einen Athener namens Dionysios, der seine Dienste offenbar als Wanderlehrer anbot. Dieser Homer-Experte unterrichtete „alle, die Wert auf Bildung (*paideia*) legten“.¹⁹ Mit *Ilias* und *Odyssee* wurden schon die Kinder im Elementarunterricht vertraut gemacht. Der Philologe Dionysios dürfte in seinen Vorträgen auch weiterführende Fragen der Interpretation angesprochen, seinen Zuhörern aber kaum kritische Distanz nahegelegt haben. Im Gegenteil werden diese die homerischen Helden als Vorbilder betrachtet und deren aristokratische Werte verinnerlicht haben, insbesondere die Idee vom ständigen Wettkampf, in dem man sich gegen andere zu bewähren habe (vgl. Kap. 1). In dem Gesetz aus Amphipolis ist von intellektueller Bildung für die Epheben nirgends die Rede, und es mag sein, dass auch in anderen Städten Auftritte wie der des Dionysios im Grundprogramm der Gymnasien nicht vorgesehen oder finanzierbar waren, sodass man auf Euergeten wie Elpinikos hoffen musste.

Training und Unterricht fanden im Übrigen nicht immer die uneingeschränkte Aufmerksamkeit gerade der jüngeren Gymnasiumsbesucher. Wir kennen daher aus einer ganzen Reihe von Gymnasien in Säulen und Wände eingeritzte Graffiti, mit denen sie ihre Namen verewigten. Wenn wie im unteren Gymnasion von Priene mehrere Dutzend solcher Graffiti erhalten sind, müssen die Aufsicht führenden Amtsträger gelegentlich ein Auge zuge drückt haben. Ein solches Verhalten stand jedenfalls einer Karriere im Erwachsenenalter nicht entgegen: In Eretria hatte der oben erwähnte Mantidoros als Jugendlicher seinen Namen in die Wand eines vielleicht für den Unterricht genutzten Raums im Gymnasion der Stadt geritzt (Abb. 6.6) – derselbe, der die Einrichtung später als Gymnasiarch leitete und für seine herausragenden Verdienste geehrt wurde.²⁰

[CHRISTOF SCHULER]